

# LE PLACARD BI

ANÉ EL



## LE PLACARD BI



« Il n'y a pas à faire de partage binaire entre ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas ; il faudrait essayer de déterminer les différentes manières de ne pas les dire (...). Il n'y a pas un, mais des silences et ils font partie intégrante des stratégies qui sous-tendent et traversent les discours. »  
(Foucault, 1976 : 38-39)

Les rapports de pouvoirs à l'intérieur d'un espace social peuvent être multiples, et les espaces LGBT n'échappent pas à cette règle. C'est là historiquement l'une des raisons centrales de la revendication par les féministes, hétérosexuelles ou lesbiennes, d'une organisation militante sur un mode séparé. Chetcuti (2003 : 291) explique comment certaines lesbiennes radicales constatant que la lesbophobie et la domination masculine perdurent au sein des mouvements contestataires homosexuels préfèrent mettre sur pied un mouvement lesbien international autonome. Le rejet de l'hétéronormativité ne met donc pas automatiquement à l'abri d'autres formes de domination, comme par exemple des rapports de pouvoir genrés. Parmi ces rapports de pouvoirs à l'intérieur des groupes ou mouvements homosexuels (ou plus tard LGBT), les relations entre bisexualité et homosexualité n'ont jusqu'à maintenant pas fait l'objet d'études spécifiques en France. Mise à part l'ethnographie de l'association Bi'cause par Catherine Deschamps (2002) les travaux sociologiques sur la bisexualité sont généralement centrés sur les bisexuels masculins, et/ou en lien avec la question épidémiologique et le sida. Peu de travaux s'intéressent à la structure des relations entre bisexuelles et homosexuelles au sein de mêmes espaces.

Cet article se base sur une recherche ethnographique menée entre septembre 2009 et juin 2010 au sein d'une association LGBT parisienne. L'association regroupe une centaine de membres, dont une trentaine peuvent être considérés comme actifs/ves ou habitués/es des lieux. L'enquête se base sur une observation participante lors des permanences et des activités de l'association ainsi que sur une quinzaine d'entretiens menés auprès des membres.

Il s'agit ici de restituer les principaux résultats de cette enquête portant spécifiquement sur les manières de négocier sa bisexualité dans un espace LGBT. Mobilisant la littérature gay et lesbienne, je développerai et discuterai les apports d'une certaine transposabilité de concepts tels que celui de *placard* ou du *coming out* pour parler des rapports à la bisexualité dans des milieux LGBT. La bisexualité, objet difficile à saisir, nous donne à repenser les outils sociologiques de l'étude des sexualités. A la notion d'« identité », trop rigide à l'observation et à l'analyse seront préférées celles de « carrière socio-sexuelle » et d'« orientation socio-sexuelle », qui permettent plus de flexibilité dans la compréhension de trajectoires mouvantes et de négociations permanentes de la sexualité selon les étapes de la vie et les contextes.

### INVISIBILITÉ BISEXUELLE

La genèse du terme « homosexuel » et la catégorie de personnes qu'il a contribué à créer a suivi un « passage d'une sexualité pensée dans le "faire" à une sexualité pensée dans "l'être". En d'autres termes, pour parler de sexualité, « d'un critère d'action on passe à un critère d'état » (Deschamps 2002 : 27). Passage que la bisexualité n'a pas suivi au même rythme. « Cette chasse nouvelle aux sexualités périphériques entraîne une incorporation des perversions et une spécification nouvelle des individus. La sodomie – celle des anciens droits civil ou canonique – était un type d'actes interdits ; leur auteur n'en était que le sujet juridique. L'homosexuel du XIX<sup>e</sup> siècle est devenu un personnage : un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie ; une morphologie aussi, avec une anatomie indiscrette et peut-être une physiologie mystérieuse.

Rien de ce qu'il est au total n'échappe à sa sexualité. Partout en lui, elle est présente : sous-jacente à toutes ses conduites parce qu'elle en est le principe insidieux et indéfiniment actif; inscrite sans pudeur sur son visage et sur son corps parce qu'elle est un secret qui se trahit toujours. Elle lui est consubstantielle, moins comme un péché d'habitude que comme une nature singulière. (...) La sodomie était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce.» (Foucault 1976 : 58-59)

Les catégories de l'hétéro et de l'homosexualité se construisent de part et d'autre, et entraînent avec elles des auto-définitions collectives et individuelles, ainsi que des possibilités d'assignations sociales à ces catégories. La bisexualité, elle, reste longtemps encore confinée au domaine des pratiques. L'homosexualité, se construit «comme une catégorie sociale construite et cohérente, alors que rien ne paraît particulariser la bisexualité en dehors de l'exercice d'une sexualité dirigée vers les deux sexes» (Deschamps 2002 : 16).

En réaction à cette «chasse aux sexualités périphériques» dont parle Foucault, se développent au cours du XXe siècle des mouvements de revendications gays et lesbiens. Ceux-ci créent des codes, des manières d'être, de faire, de se reconnaître qui mettent l'accent sur le caractère commun de l'homosexualité. Le développement de cette «personne» homosexuelle va dès lors rattraper les pratiques, et les y associer. C'est donc quand «des individus concernés par une sexualité donnée s'emparent des discours sur cette sexualité et la rendent visible que celle-ci les fait accéder concrètement au statut de «personne» sexuelle. Ainsi, «Pour ce qui est de la «personne» bisexuelle, elle émerge en sourdine des deux autres. Pour longtemps encore, elle n'a ni représentants médiatiques ni, en conséquence, de visibilité effective. On dit dès la fin du XIXe siècle d'une personne qui entretient des

rapports sexuels avec femmes et hommes que c'est une ou un «bisexuel», mais c'est comme si cette personne restait une inconnue, un être potentiel. (...) La «personne» bisexuelle est quasiment jumelle, en théorie, de la personne homosexuelle, elle ne trouve une épaisseur concrète, matérielle et tangible, qu'au tournant des années 1970» (Deschamps 2002 : 26). Or, on sait l'importance de l'auto-définition, de la réappropriation du discours produit sur soi, pour tenter et réussir à se parler au lieu de se voir parlée. «L'acte par lequel on réinvente son identité est toujours dépendant de l'identité telle qu'elle est imposée par l'ordre sexuel. On ne crée rien à partir de rien, et surtout pas des subjectivités. Il s'agit toujours d'une réappropriation, ou, pour employer l'expression de Judith Butler, d'une «resignification»». (Eribon 1999 : 18).

Si l'histoire sociale de l'homosexualité masculine est jonchée de combats politiques relativement visibilisés et étudiés (comme la lutte contre le sida, voir Broqua 2005, Pinell et alii 2002) et celle des lesbiennes (certes moins visibles et moins visibilisées) est souvent associée aux mouvements féministes (comme le Mouvement de Libération des Femmes) auxquels elles ont collaboré, aucun groupe de personnes bisexuelles n'a connu une telle existence politique (Mendes-Leite et alii 2003). Contrairement aux bisexuelles, les homosexuels masculins disposent d'armes construites au fil des années telles que la notion de camp, utilisées à des fins de renversement du stigmatisme et comme arme politique. Un tel bagage, qu'il soit considéré comme militant ou non, n'existe que dans les cultures gays (la figure de «la folle») (Le Talec 2009 : 206, Chauncey 2003) et dans une certaine mesure lesbiennes (le dragking) (Lebovici 2009 : 158). Les bisexuel-les ne possèdent pas ce type de codes, de culture de la dérision, d'armes propres à eux et à elles seul-es. L'impact de la lutte commune, absente de l'histoire

sociale de la bisexualité, est sans doute primordiale pour créer ce que l'on pourrait appeler un sentiment d'appartenance à un «collectif» (au sens d'Eribon 2009). «L'identification au groupe présuppose un processus, s'effectue dans l'action, avec pour corollaire la désignation d'un adversaire et la constitution de frontières entre un «nous» et un «eux»» Voegtli (2009a : 203-224). C'est au fil des actions communes que peuvent se forger les codes, les valeurs, et les identités.

L'émergence du premier groupe identitaire bisexuel français doit attendre l'arrivée du *Groupe Bi* en 1995 (voir Deschamps 2002 : 106 et suivantes). Un problème spécifiquement bisexuel se pose à la création d'images représentatives de cette orientation socio-sexuelle. Il est difficile de mettre en scène des personnages sexués de manière à ce que leur bisexualité soit explicite (Deschamps 2002 : 188-189). La seule manière d'échapper à une assignation hétérosexuelle ou homosexuelle semble de représenter, sur la même illustration, plus de deux personnes ou plusieurs couples composés de personnes de sexes opposés et de même sexe. Ce genre de démarche prend le risque de reproduire la représentation fréquente selon laquelle la bisexualité serait investie d'une plus grande propension à des pratiques sexuelles considérées comme plus frivoles, plus légères. Cette «quasi-incompatibilité de la bisexualité avec la visibilité» (Deschamps 2002 : 190) implique des difficultés certaines à se réunir, mais aussi à simplement pouvoir se reconnaître. Ce «sentiment spontané d'affinité avec tout autre homosexuel s'exprimant dans le regard et les petites phrases complices, ces traits caractéristiques d'un statut minoritaire dominé» (Polak 1988 : 42) ne semblent dès lors pas possibles, ou pour le moins compromis entre personnes bisexuelles.

## LE PLACARD BISEXUEL : « LE POSTULAT DE BASE, C'EST QUE T'ES HOMO ! »

Si Bi'cause existe aujourd'hui, la question de la reconnaissance mutuelle hors des milieux proprement bisexuels reste présente. Au sein de l'association qui m'intéresse ici, elle s'incarne la difficulté d'y identifier les personnes qui pourraient se définir comme bisexuelles. Les premières semaines de l'enquête m'ont permis de prendre conscience qu'il s'agissait non pas d'une *absence* bisexuelle, mais d'une *invisibilité* des personnes qui cernées par une orientation bisexuelle. Cette invisibilité s'accompagne d'une réelle méconnaissance de la présence bisexuelle de la part des membres de l'association.

“

### Toi tu connais des bi dans l'assoce ?

Des bi ici ? Alors, il y avait Anne, je sais pas si elle est toujours dans cette phase-là, y avait Steve mais il est plus trop dans cette phase-là... Et... euh, des bi ici y en a pas beaucoup, hein... nan y en a pas beaucoup... y a presque pas de bi en fait.” (Entretien avec Amélie)

L'ethnographe se trouve alors face à l'apparente absence de personnes se définissant facilement et ouvertement comme bisexuelles. Il est nécessaire, d'une part, d'aller au-delà de cette première difficulté et d'essayer de comprendre comment se structure ce silence autour de la bisexualité et les silences des personnes concernées. Parler, comme je vais le développer ci-dessous, de *placard bi* implique la possibilité de rencontrer des personnes n'étant pas *out*, qui ne voudront pas parler de leur bisexualité et qui se diront gays ou lesbiennes. Dans ces cas, jusqu'où peut aller l'analyse ? Peut-on définir pour les besoins de l'enquête certaines personnes comme étant bisexuelles alors qu'elles-mêmes refusent cette catégorie identitaire ? C'est ici qu'entre en compte la distinction analytique faite entre identitaire et pratiques.

Jusqu'ici, cette grille de lecture a permis une analyse relativement fine des questions sexuelles. En distinguant discours et pratique, l'on peut montrer comment les différentes formes de hiérarchies des sexualités exercent leurs contraintes sur les manières d'être, de penser et de se dire.

C'est ainsi qu'il est indispensable dans certains cas, d'étudier non pas les homosexuel-les, mais les pratiques homosexuelles, comme le montre le célèbre exemple du *Commerce des pissotières* de Humphreys (1960 : 28). Se contenter de l'identitaire reviendrait à invisibiliser certains pans de l'existence des agent-es étudié-es. Ici, la question ne se pose pas dans les mêmes termes que dans l'enquête menée par Catherine Deschamps (2002) sur l'association Bi'cause. En effet, c'est l'identification à la bisexualité qui réunit les membres de cette association. L'observation, dès lors, ainsi que l'analyse se basent sur cette auto-définition de soi en tant que bisexuel-le. Dans mon cas, le fait qu'il ne s'agisse pas d'une association spécifiquement bisexuelle brouille les deux niveaux. Cette mixité permet la confusion entre identifications et pratiques. Puisque les identifications possibles à l'intérieur de l'association sont plurielles, elles peuvent se faire concurrence et se confondre, se dominer et se battre pour une place et une légitimité plus grandes. Dès lors, des pratiques bisexuelles peuvent se dire homosexuelles et vice-versa.

C'est pour cette raison qu'il ne s'agit pas ici d'aborder la bisexualité comme une « identité » « qui serait acquise une fois pour toute au terme du processus décrit » (Voegtli 2009b : 547) et les bisexuel-les comme étant arrivé-es à un terme d'une maturation de leur orientation socio-sexuelle, qui n'évoluerait dès lors plus. Il est question ici de penser la bisexualité dans un sens large, en terme de carrière socio-sexuelle. Il s'agit de regarder comment certain-es membres

de l'association s'approprient (ou pas) la notion de bisexualité, comment ils/elles s'en réfèrent ou au contraire s'en distancient. Je m'intéresserai dans cet article essentiellement à développer ce rapport à la bisexualité du côté des personnes qui, de part des histoires passées, présentes ou simplement potentielles, pourraient s'y référer pour parler de leur orientation socio-sexuelle. De ce point de vue-là, « la notion de carrière permet justement de montrer comment certains acteurs aux différentes étapes de leur vie, en fonction des ressources dont ils disposent et du contexte (structure de plausibilité), procèdent à un travail de mise en cohérence de leur orientation socio-sexuelle » (Voegtli 2009b : 547). C'est précisément ce travail de mise en cohérence d'une certaine orientation bisexuelle dans un espace LGBT qui est au cœur de cet article.

L'association dans laquelle a été menée l'enquête compte plus d'une centaine de membres. Une trentaine de personnes peuvent cependant être considérées comme faisant partie d'un cercle d'interconnaissance relativement serré (avec des différences selon les différentes commissions et les différents statuts) dans le sens où elles se côtoient en moyenne une ou deux fois par semaine durant plusieurs heures pour les permanences (pour plus d'informations sur cette enquête, voir mon mémoire de recherche, Avdiija 2010). Dans une démarche exploratoire, demander aux un-es et aux autres s'ils/elles connaissaient des personnes bisexuel-les au sein de l'association s'est révélé ne pas être fertile en terme de repérage, mais éclairante sur la structure de la hiérarchie des sexualités au sein de cet espace. Ainsi, le nombre de noms que l'on était en général capable de me donner variait entre zéro (la plupart du temps) et deux (très rarement). D'entretien en entretien, une liste d'une dizaine de personnes dont on m'avait dit qu'elles s'identifiaient comme bisexuel-les a pu être dressée, faisant s'évaporer

l'illusion de l'absence bisexuelle. Ainsi, élément révélateur du bon fonctionnement du placard, le repérage de mes enquêté-es supposé-es bisexuel-les s'est essentiellement fait par la méthode du « bouche à oreille ». Charlotte est la seule dont j'ai appris la bisexualité lors d'une observation au local.

Cette discrétion est révélatrice de plusieurs enjeux. Elle peut prendre la forme, comme je le montrerai plus tard, d'une stratégie adoptée par certain-es afin d'éviter le stigmate que peut constituer l'endossement d'une auto-définition comme bisexuel-le. Mais plus que cela, elle signifie aussi que, comme le dit Martin, « tu sais, malheureusement ou heureusement je sais pas, quand t'arrives, les gens partent du principe que t'es gay ». Le fait de venir à l'association, d'entrer dans le local, de se présenter, puis de revenir aux permanences et de participer aux activités ne s'accompagne que très rarement de questions liées à l'orientation sexuelle. Le fait ensuite, que l'on ne parle pas spontanément de sa bisexualité reproduit l'impression qu'il n'y a pas de bisexuel-les dans l'association. Mais il est également révélateur du présupposé de base qui veut que les membres de l'association aient une orientation homosexuelle. Ceci implique qu'en cas de bisexualité, et si la personne concernée souhaite parler de sa situation en tant que tel-le, elle doit verbaliser sa condition. Un tel mécanisme est familier au lecteur et à la lectrice puisqu'il s'applique de façon similaire aux personnes homosexuelles et bisexuelles dans des contextes hétérosexuels. En effet, « ce qui caractérise l'homosexuel, c'est qu'il est quelqu'un qui, un jour ou l'autre, est confronté à la décision de dire ce qu'il est, tandis qu'un hétérosexuel n'a pas besoin de le faire puisqu'il est présupposé que tout le monde l'est » (Eribon 1999 : 84).

Le corollaire de cette invisibilité bisexuelle est bien évidemment la difficulté d'entrer en contact avec les personnes

concernées. Un épisode de l'enquête est particulièrement révélateur de la question. « Mon accueillante », Anne, est l'une des premières personnes à qui j'ai exposé ma volonté de travailler sur la bisexualité. Ce n'est que plus d'un mois plus tard que j'apprends, lors d'un entretien avec Claire, qu'Anne se définit auprès des gens de l'association comme bisexuelle. Entre temps, j'ai côtoyé Anne aux permanences, et lors d'événements culturels auxquels l'association prenait part.

“ Anne m'explique comment elle « arrive toujours à savoir s'il y a une lesbienne à l'endroit où [elle] se trouve ». Une fête, un appart, un boulot. Elle ne sait pas forcément qui c'est, mais elle « sent » cela. Elle m'explique que à son ancien travail, elle avait aussi eu cette impression-là, mais qu'elle ne savait de laquelle des deux collègues il s'agissait. Elle me dit qu'elle penchait plutôt pour l'une d'entre elles. Il s'est révélé un jour qu'il s'agissait de l'autre. À ce moment-là, je lui fais remarquer qu'il est possible que l'autre aussi soit lesbienne. Elle dit que c'est vrai, elle peut être gouine, ou bi... Ensuite elle rit, et elle dit que ça serait marrant que cela fasse 3 sur 3... Enfin, 2,5 gouines sur 3... ” (*Carnet de terrain*, 18.11.09)

Au delà du fond de cette remarque (une bi « vaudrait » une demie lesbienne), Anne, me racontant ses histoires, se parlera devant moi, jusqu'à l'entretien que je mènerai plus tard avec elle, en tant que lesbienne. Dans cet extrait, elle se compte elle-même comme lesbienne, dans l'hypothèse où une de ses collègues serait bisexuelle et l'autre lesbienne. Ayant connaissance de l'objet de mon enquête, elle ne m'a cependant jamais parlé d'elle en tant que bisexuelle. Elle parlera souvent de personnes bisexuelles, mais toujours de façon clairement dissociée d'elle-même (« les bi font ça, disent ça... »). Elle n'hésitera

par ailleurs pas à tenir des propos parfois stigmatisants envers certain-es bisexuel-les. Si le cas d'Anne est ici bien illustratif, d'autres exemples plus subtils montrent également les contours du *placard bi*. Lorsqu'il m'arrivait d'expliquer le sujet de ma recherche, les réactions, si elles ne tenaient pas de l'indifférence, relevaient d'un certain étonnement : « Ah ouais ? Tu trouves des trucs ? ». Cet étonnement est directement lié au bon fonctionnement du *placard bi* et à l'invisibilité de celles et ceux qui pourraient se dire bisexuel-les. Plus parlant encore, Patricia, une membre active de l'association me confie : « C'est pas une question facile à poser... ». Au-delà du caractère intrusif que comporte une question sur l'orientation sexuelle, il s'agit bien là du risque que la personne en face soit bel et bien bisexuelle, et qu'elle doive donc répondre d'une assignation stigmatisée.

Sans précision de sa part, toute personne fréquentant régulièrement l'association est considérée par défaut comme étant homosexuelle. Pour parler de ses propres expériences, le/la personne bisexuel-le devra verbaliser sa bisexualité. Or, cet acte de devoir se découvrir, expliciter une spécificité personnelle et préciser son orientation sexuelle est un mécanisme comparable au *coming out* homosexuel en dehors de l'association, dans une réalité sociale hétéronormée. Le simple fait de devoir énoncer sa spécificité, sa différence, au contraire des autres membres de l'association constitue en soi une certaine violence dans le sens où « (...) il est tout aussi difficile de deviner pour un interlocuteur donné si, dans le cas où il saurait, ce savoir lui semblerait important ou non. Il ne paraît pas non plus improbable [que] (...) contre des stéréotypes négatifs, contre un regard blessant ou de simples insultes, contre une interprétation coercitive de nos productions corporelles, certain(e) puissent choisir de rester délibérément au *placard* ou d'y retourner dans certains ou

tous les segments de leur vie » (Kosofsky-Sedgwick 1990 : 86).

La spécificité du *placard* est de devoir perpétuellement réfléchir à qui il serait socialement ou physiquement dangereux de révéler son orientation sexuelle. De nombreuses personnes concernées par cet enjeu décident de rester dans le *placard*, autrement dit de ne rien dévoiler de leur(s) orientation(s) sexuelle(s). Cet état de fait est révélateur du stigmatisme que constitue l'homosexualité en société. L'expérience des bisexuel-les au sein de cette association LGBT, si elle ne peut pas être simplement reportée à celle des homosexuel-les dans une réalité plus globale, représente certaines similitudes. C'est ainsi que le silence qui entoure le fait d'être bisexuel-le dans l'association peut être lu à travers le prisme du *placard*, dans le sens où Kosofsky-Sedgwick l'entend ici. A l'existence dans le *placard* correspond également la sortie de ce *placard*, communément appelée *coming out*. La question du *placard bisexuel* n'est pas propre à cette association. Elle s'applique aux situations des personnes concernées par la question de la bisexualité dans les différentes configurations de réseaux d'interconnaissance composés majoritairement de personnes s'identifiant comme homosexuelles (associations, groupes de soutien, groupes d'amis, etc.). C'est ainsi que Sébastien Cruchet fait-il sont *coming out* bisexuel auprès de la communauté LGBT dans un des numéros du *3Keller*, magazine édité par le Centre LGBT parisien (*3 Keller*, 1998 : 5).

#### **LE OUTING, OU LE COMING OUT FORCÉ COMME MANIFESTATION CONCRÈTE DE TENSIONS**

Le *outing* est défini comme l'acte de révéler publiquement l'orientation sexuelle d'une personne sans que celle-ci n'ait donné son accord. Le *coming out* forcé peut être compris comme l'acte

de placer quelqu'un-e dans une situation dans laquelle il/elle se voit forcé-e de révéler son orientation sexuelle, ou au contraire de la nier. Dans ces cas-là, l'individu est « soupçonné » d'appartenir à une catégorie minoritaire, généralement stigmatisée, qui doit être révélée pour être prise en compte, à l'inverse de la catégorie majoritaire qui elle, n'a pas besoin de se voir spécifiée.

Invitée à l'anniversaire de l'un des membres de l'association, Pascal, j'y retrouve huit autres personnes. Mis à part Pascal que je connais relativement bien, j'y reconnais deux autres garçons à propos desquels je sais qu'ils fréquentent le local régulièrement. Je n'ai jamais vu (ou retenu) les autres, mais ils/elles me sont présentés-es comme des « ami-es de l'asso ». Au bout d'une demie heure de discussions diverses, Charles, l'ami de Pascal, se tourne vers le garçon à ma droite et lui demande de but en blanc : « toi t'es homo ou t'es bi ? ». Question à laquelle il répond : « Euh... homo... ». L'interaction, très courte, se termine par Charles qui hoche la tête. Je lui demande alors pourquoi il pose cette question, et il me répond « Comme ça, j'aime bien savoir ». A la question « c'est important de savoir ? », il répond : « Ah non non, mais de toute façon ça se voit ».

Le simple fait de poser la question, de se sentir autorisé-e à poser cette question précise, montre qu'un doute existe bel et bien. Pour la personne bisexuelle, le risque existe donc à tout moment (même dans des contextes qui peuvent lui être relativement étrangers) de se voir assignée ou amenée à s'auto-assigner devant les gens présents à une catégorie stigmatisée. Dans le cas où la personne interrogée est lesbienne ou gay, elle peut toujours prendre une position défensive (« Ah non ! Moi je suis lesbienne/gay ! »), ou choisir l'humour pour tourner en dérision le fait qu'on ait pu le/la soupçonner d'être bisexuel-le. En revanche, si cette même personne se trouve être bisexuelle, elle

se trouve devant l'obligation de faire un choix. Devant une question où il s'agit clairement d'énoncer une bonne ou une mauvaise réponse, les personnes qui peuvent se dire bisexuelles, peuvent, dans le cas où elles ne cacheraient pas leur bisexualité, avoir recours à plusieurs modes de réponses qui permettent d'atténuer le stigmatisme lié à la bisexualité.

#### **STRATÉGIES D'ÉVITEMENT**

L'un des enjeux l'étude du *placard bisexuel* réside dans la compréhension des multiples manières de ne pas dire sa bisexualité, ou de la parler tout en en valorisant certains aspects ou en en minimisant d'autres. Ces pratiques-là sont révélatrices de la hiérarchie des sexualités qui a cours au sein d'un certain espace social. Je développerai ici quelques unes de ces stratégies d'évitement, comme le silence et la discrétion, la hiérarchisation de ses relations homo et hétérosexuelles, le refus de l'auto-identification à une catégorie identitaire, et la théorisation comme arme de légitimation.

#### **SILENCE ET DISCRÉTION**

Ne pas parler de sa vie privée et de ses histoires amoureuses au travail ou ailleurs est le lot quotidien de beaucoup de personnes ne se définissant pas comme hétérosexuelles. « Faute de provoquer une explication, l'homosexuel reste voué à gérer un silence qu'il ressent comme une exclusion qui n'a jamais, en fait, été prononcée » (Polak 1988 : 26). Lorsqu'une personne rencontre son/sa nouveau/elle médecin ou employeur/euse, la présupposée hétérosexualité du/de la nouveau/elle entrant-e sera la trame des interactions qui auront à se produire. Ici, le présupposé de base lorsque quelqu'un-e pousse les battants de l'association porte sur son homosexualité. Or, au sein d'une association LGBT, l'orientation du désir sexuel est un élément important dans la composition des

discussions, des affinités et des activités. Si la question de l'orientation sexuelle sur le lieu de travail a de fortes chances de surgir au détour d'une conversation, elle reste au coeur des interactions qui se déroulent dans l'association. Le fait qu'on puisse choisir de taire une partie de son orientation est donc particulièrement révélateur du malaise que peut provoquer l'évocation de celle-ci pour une personne bisexuelle.

“

(...) parce qu'au MAG, à l'époque, je voyais bien que, je sentais bien que dire que j'étais bi, je voyais bien que ça m'aurait valu d'être taxé de traître, d'inassumé, de... c'est vrai que c'était un peu réducteur, tu vois ? Peut-être que j'étais pas assumé à 100%, ok ! Mais quand même... Moi j'avais des sentiments, des élans... quand même, on peut pas les nier quoi !

**T'en parlais jamais jamais ? Personne ne savait ?**

Non, non. Je voyais bien que... *inaudible gay inaudible* je voyais bien à l'époque, que c'était pas bienvenu de parler de bisexualité. Les gens ils étaient là pour apprendre à assumer leur côté homosexuel et que chacun assumait son côté hétéro s'il en avait un." (*Entretien avec Étienne*)

Comme le dit Polak, et bien que parfois des propos clairement homophobes viennent ponctuer des conversations, dissuadant par là certaines personnes de parler de leur orientation sexuelle, la grande partie de la vie des personnes ne se définissant pas comme hétérosexuelles est faite de situations où, sans jugement explicite, dans un silence flou et plein de sous-entendu, elles comprennent qu'elles auraient peut-être intérêt à taire cette composante de leur vie. Il s'agit d'existences composées de moments où «le contrôle de l'homosexualité repose donc sur ce silence imposé et sur cette dissimulation forcée,

et surtout sur le sentiment de culpabilité et d'infériorité qui ne peut manquer d'être le produit par l'inscription dans les consciences individuelles du clivage entre ce qu'on est et ce qu'on peut faire, entre ce qu'on est et ce qu'on peut dire » (Eribon 1999 : 81). La plupart du temps, il ne s'agit donc pas de rejet explicitement posé comme tel, mais de situations plus subtiles qui mettent en scène des récits de tiers et qui peuvent faire office de catalyseur des représentations homosexuelles à propos de la bisexualité et des bisexuel-les.

“

J'ai senti qu'en parlant de quelqu'un... parce que y avait quand même des fois des discussions ! Même si on parle pas de toi, tu vois bien que les gens parlent de la situation de quelqu'un d'autre ! Et tu te dis que si tu en parles toi, ben tu te feras rejeter... Et j'avais pas envie d'être rejeté à l'époque. J'avais envie d'être intégré. Je venais d'arriver, un provincial..." (*Entretien avec Étienne*)

A l'instar d'Étienne, lorsqu'elle arrive dans l'association, Charlotte se présente comme étant homosexuelle. Ce n'est que par la suite et selon certaines modalités qu'elle parlera de sa bisexualité. Si les personnes concernées préfèrent donc souvent le silence et la discrétion, cela n'échappe pas aux personnes homosexuelles qui produisent également un discours sur cette manière de faire. Le fait que la bisexualité soit tue, que les bisexuel-les ne se présentent pas comme tel-les augmente l'impression qu'il s'agit là d'une chose dont il faudrait en quelque sorte avoir honte. Pour Pascal, «le problème du MAG, si tu veux, c'est que personne n'avoue, n'assume, personne n'avoue sa bisexualité ». Le recours à la notion d'aveu illustre bien à mon sens l'enjeu de la question. Si les bisexuel-les ne veulent pas dire qu'ils/elles en sont, c'est que cela doit avoir quelque chose de douteux. Tout se passe donc comme s'il s'agissait d'un cercle vicieux

entre des silences, les causes, les significations et les implications de ces silences qui se reproduiraient et se renforceraient les uns les autres. Le parallèle, ici encore, avec le *placard homosexuel* est éclairant : « Le rapport au « secret » et à la gestion différenciée de ce « secret » dans des situations différentes est l'une des caractéristiques des vies homosexuelles. (...) L'homosexuel qui est obligé – ou qui fait le choix – d'essayer de cacher ce qu'il est ne peut jamais être certain que l'autre à qui il veut cacher son « secret » ne le connaît pas malgré tout, ou ne le soupçonne pas tout en feignant de l'ignorer » (Eribon, 1999 : 84)

Comme le dit Eribon, personne ne peut jamais être sûr-e de l'efficacité de son silence. La preuve cependant, de la fonctionnalité du *placard bi* au sein de l'association réside dans le fait que rares sont celles et ceux qui peuvent énoncer plus de deux ou trois noms, de connaissances bisexuel-le au sein de l'association. Si le silence à propos de leur bisexualité est possible, c'est que « rien ne signifie, dans l'apparence des bisexuels, leurs pratiques et leur orientation sexuelle » (Deschamps 2002 : 56). L'auteure continue : « Car ceux qui revendiquent leur bisexualité choisissent de le faire : rien ne les y oblige. Davantage que d'être « discrédités », il se « discréditent » volontairement. Les bisexuels appartiennent à une catégorie qui garde le choix de l'expression de sa différence ». Choisir de se taire reviendrait donc à choisir d'éviter le stigmaté. Ce choix a cependant un coût. Le coût de devoir user de stratégies pour détourner les sujets, ne pas parler de sa vie personnelle, rire des plaisanteries biphobes que l'on entend autour de soi. Avec évidemment le même risque toujours, celui de voir son secret dévoilé. Les situations de *coming out* forcé décrites plus haut sont effectivement récurrentes, et savoir les éviter demande la mobilisation de ressources et terme d'évitement.

« JE PRÉFÈRE QUAND MÊME LES FILLES »

Lorsqu'il arrive à Charlotte de parler de l'un de ses ex-copains, la précision qui suit est inévitablement la même : « je préfère quand même les filles ». Charlotte avait seize ans au moment de l'enquête. Elle est arrivée dans l'association en avril 2009, elle avait alors quinze ans. Elle est issue d'une famille relativement aisée, son père étant représentant d'une entreprise de joaillerie de luxe à l'étranger, sa mère travaillant pour une grande banque. Elle a commencé à parler de son attirance pour les filles vers douze ans. Les endroits où elle en parle sont multiples : au lycée, à la maison, dans ses groupes d'ami-es, dans l'association. Sa manière de parler d'elle et de s'identifier dépend également de ces endroits.

La manière dont Charlotte parle de ses relations avec les garçons au sein de l'association est systématiquement péjorative. « J'ai essayé les garçons mais « burk ! ça embrasse pas bien ! ». Si Charlotte ne distingue pas, dans son discours, de différence entre « être attirée par des garçons et des filles » et « tomber amoureuse de garçons et de filles », pour Anne, c'est là que se situe la nuance.

“

Je sais que je peux être amoureuse d'une femme, mais je suis pas sûre de pouvoir être amoureuse d'un homme. Mais en même temps, je vois absolument pas pourquoi je serais pas amoureuse d'un homme. Je pense que c'est juste que j'ai pas rencontré de personne pour l'instant qui... en l'occurrence pour ressortir le vieux cliché que j'ai pas rencontré le bon mec, pour l'instant. Mais en ce qui me concerne, je suis bi, donc c'est différent, je pense que c'est ça, mais j'en suis pas sûre. J'ai jamais rencontré un homme qui me fasse vibrer autant qu'une femme... et en parallèle de ça, ça me paraît totalement incongru que

je puisse pas tomber amoureuse d'un homme, mais du coup je me définis un peu comme en questionnement, parce que là-dessus je suis pas sûre. Donc est-ce que c'est pas aussi ma vision totale rebelle des choses qui fait que ça m'empêche aussi d'imaginer... voilà, donc en gros, sentimentalement en questionnement." (*Entretien avec Anne*)

De même, Charlotte dira que « ça [ne la] dérange pas de sortir avec un mec » mais que « ça bloque au bout d'un moment ». Dans les deux cas, si les relations avec des hommes ne sont pas exclues et sont même constitutives de leur définition en tant que bisexuelles, elles restent cependant reléguées à un niveau subalterne, à moindre valeur. La valeur est portée sur la composante amoureuse de la relation. En énonçant qu'elle n'est pas sûre de pouvoir tomber amoureuse d'un homme, Anne semble affirmer qu'une relation hétérosexuelle, pour elle, est en quelque sorte moins complète. En précisant que c'est peut-être sa vision « totalement rebelle » qui lui fait voir ainsi les choses, elle fait référence à son rejet de l'ordre hétérosexiste, et donc indirectement à son affiliation à des espaces sociaux non conformes à cet ordre. Il est donc important pour Anne comme pour Charlotte, de s'en distancer le plus possible, chacune avec ses propres moyens. A la différence d'Anne ou d'Étienne, Charlotte, de part son parcours et son engagement encore récent dans le milieu LGBT, n'est pas en mesure de verbaliser clairement les griefs adressés aux personnes bisexuelles. Cependant, ses attitudes d'évitement des stigmates liés à la bisexualité montre qu'elle les ressent. Elle a donc recours à des récits dans lesquels elle place systématiquement ses relations avec des hommes dans une situation inférieure à celles qu'elle donne à ses relations avec des femmes.

“ Après j'ai commencé à connaître beaucoup de monde à la Bastille. Je suis sortie avec beaucoup beaucoup de filles. J'ai trompé beaucoup beaucoup de filles (*inaudible*) (...) après je suis partie de Bastille, j'ai pas gardé vraiment contact... et donc ça été une longue période d'abstinence... tellement que je suis sortie avec deux mecs à la suite ! Ouais je sais pas c'était en soirée... Ben ouais c'était sympa, mais je me faisais chier au bout d'un moment... Mais bon ça m'arrangeait parce que j'avais personne." (*Entretien avec Charlotte*)

Pour se distancer de cette image du couple hétérosexuel, Anne, quant à elle, a recours à un idéal amoureux qu'elle dit ne penser possible qu'avec une femme. On retrouve ici le mythe de la supériorité morale de l'amour sur l'attirance sexuelle. S'il lui arrive d'entretenir des relations sexuelles avec des hommes, elle ne sera en réalité amoureuse que de femmes. Ce paradigme « moraliste » se retrouve notamment dans les stratégies mobilisées par certain-es membres de Bi'cause lors de sa création. « C'est le début d'une époque que je qualifie de « moraliste » : parce que ce qui est reproché fréquemment aux bisexuels renvoie à l'infidélité, certains bisexuels (les plus bavards alors), en réaction, mettront en avant leurs attachements affectifs, leurs fidélités, évacuant assez systématiquement les dimensions sexuelles » (Deschamps 2002 : 111). Ainsi, si les bi'causien-nes évacuent dans leurs discours la dimension sexuelle au profit des dimensions affectives et amoureuses, Anne, elle, associe à ses potentielles relations avec des hommes cette dimension sexuelle, réservant la noble part, celle de l'amour, aux types de relations valorisées (celles avec des femmes) au sein de l'espace social homosexuel dans lequel elle évolue.

#### NE PAS VOULOIR SE DÉFINIR

Les différentes manières de s'auto-définir sont importantes car révélatrices des possibles dans un espace-temps donné. La manière de se définir de Charlotte va dépendre de l'endroit où elle se trouve. Au local de l'association, elle n'hésitera pas à se dire lesbienne. Lorsqu'elle me parle de sa mère, alors que nous prenons le métro ensemble, elle me dira qu'elle lui a parlé de sa bisexualité. Ainsi en est-il de ses connaissances et ami-es de cours :

“ La plupart des personnes de mon lycée elles me font pas chier, parce que genre « alors t'as une copine ? Alors ça se passe comment, ça se passe bien ? », c'est cool, mais parfois j'ai... par exemple une fois y a une meuf elle est arrivée, tu vois la nana elle voulait trop... je sais pas genre... Elle arrive, je parle de ma copine avec une pote et les autres filles qui étaient à côté, et genre la fille : « mais t'es bi ? », et là j'ai eu droit [les autres filles ont répondu à sa place] : « ah mais depuis longtemps ! », « t'es à la bourre », « ah nan mais je sais je sais ! » *inaudible* c'est quand même bizarre aussi jeune d'en être là... « tu crois que je l'ai choisi ? » c'est genre « mais comment tu sais que t'es bi ? » « comment tu sais que t'es hétéro ? »" (*Entretien avec Charlotte*)

Si elle est, par la force des choses, amenée à se définir lors d'interactions sociales, Charlotte m'explique en entretien qu'elle préfère en réalité ne pas se définir :

“ Nan, en fait j'aime pas trop dire que je suis bi ou lesbienne ou... c'est chiant parce que tu mets les deux dans une catégorie. Tu fais ce que tu veux ! T'as pas à dire « oui je suis comme ça ! Voilà ! » Tu dépasses pas les murs ! Nan ! Les murs ils sont comme ça ! T'en fais ce que tu veux en fonction de ce que tu veux !" (*Entretien avec Charlotte*)

Le cas d'Élodie, lesbienne, nous montre bien comment le *placard bisexuel* dans une association LGBT est le reflet comparable du *placard homosexuel* en contexte hétérosexuel. Élodie n'a pas parlé de son homosexualité à ses parents. Elle laisse cependant traîner des indices, de manière parfois volontaire. Elle m'explique par exemple comment sa mère repasse régulièrement son *t-shirt* de l'association, sur lequel il est clairement mentionné qu'il s'agit d'un groupe de jeunes LGBT.

“ **Et tes frères et soeurs, ils savent que t'es lesbienne ?**

En fait, si tu veux, moi je prône le droit à l'indifférence. Et pour moi, l'indifférence, c'est le fait de ne pas avoir à faire d'effet d'annonce, tu vois ? En fait pour moi, je pense que je le dirais, je le dis à partir du moment où je serai avec quelqu'un avec qui c'est vraiment sérieux, limite avec quelqu'un avec qui je vais emménager, ou je sais pas quelque chose comme ça quoi, quelqu'un vraiment à présenter, mais pas... juste le dire pour le dire, parce que ça change rien..." (*Entretien avec Élodie*)

Comme le dit Polak, « ce refus explicite, parfois agressif - « on n'a pas besoin de dire qu'on est homosexuel, les hétéros eux non plus ne s'affichent pas » - confirme la force de cette obligation d'aveux. » (Polak 1988 : 27). La volonté de ne pas avoir à s'identifier clairement et immédiatement au niveau de sa sexualité est propre aux dominé-es, en cela que cette identification ne peut que les remettre socialement en cause, à l'inverse des dominant-es.

En contexte dominant, cette volonté de ne pas avoir à s'identifier peut servir d'arme de défense pour les personnes minorisées et stigmatisées. Elle permet de se situer au-delà d'un système figé de classification des individus ; système qui, dès lors, peut paraître comme lourd

et rigide et qu'il s'agit, dans une posture intellectuelle, progressiste et philosophique de remettre en question, de critiquer, de dépasser. Tout en apportant un certain crédit théorique à la personne qui l'émet, elle permet d'échapper en partie à la stigmatisation immédiate que l'assignation à une certaine catégorie sexuelle entraînerait. Le même mécanisme est à l'oeuvre pour les bisexuel·les en contexte homosexuel. Une des stratégies pour éviter la stigmatisation liée à une assignation à la bisexualité est dès lors de rendre le marquage en terme d'auto-définition flou, compliqué, ou de le refuser. Bien entendu, la seule réticence à être clair·e sur son orientation sexuelle suffit à glisser un doute dans les esprits. En effet, tout comme il y a de fortes chances qu'une personne hétérosexuelle à qui on demande si elle est homosexuelle récuse la chose en insistant bien sur le fait qu'elle est « totalement hétérosexuelle », les situations auxquelles j'ai assisté et mettant en scène des personnes homosexuelles à qui on demandait de confirmer cette orientation, insistaient sur le fait qu'elles étaient bien « totalement », « à 100% » homo. Dès lors, ne pas vouloir répondre à la question est synonyme d'avoir « quelque chose à cacher », donc d'être potentiellement bisexuel·le.

Ainsi en est-il pour Anne, qui a élaboré tout un système relativement sophistiqué d'identification multi-facette et très théorisée à l'intérieur duquel la simple assignation à la catégorie bisexuelle est brouillée. La fluidité avec laquelle elle s'explique à ce propos montre qu'il ne s'agit pas d'un discours spontané, mais d'une réflexion qu'elle a par ailleurs élaborée, sans doute au gré des situations d'assignations auxquelles elle a été confrontée.

#### LA THÉORISATION COMME ARME DE LÉGITIMATION. LE CAS D'ANNE

Ne pas vouloir céder à l'injonction de la définition immédiate et brouiller les

cartes des orientations sexuelles peut amener, comme dans le cas d'Anne, à développer tout un système théorique, une cartographie de ses multiples positionnements.

“ Je peux dire que 50% des gens qui me connaissent pensent que je suis lesbienne, 20% pensent que je suis bi, et 30% vont penser que je suis hétéro (...) Sauf que j'affirme beaucoup plus la partie de moi qui est lesbienne parce que l'hétérosexualité, d'une certaine façon me donne des boutons en tant que système social, donc euh... Moi j'ai... je m'affirme, comment dire ? J'ai dit une fois y a pas longtemps que j'assumais pas d'être hétéro, que j'assumais plus d'être homo, c'est bizarre normalement chez les bi c'est l'inverse. Parce qu'en fait, je trouve que... la société me dégoûte un peu, et la société tourne autour d'un système hétérosexiste, moi j'ai de moins en moins envie de me revendiquer hétéro, c'est comme les métisses qui se revendiquent blacks, tu vas leur dire qu'ils sont blancs, c'est comme si tu les insultais, alors qu'ils sont blancs à la base ! Mais voilà, y a un système blanc qui les dégoûte, ils se revendiquent pas blancs, et moi c'est pareil, je me revendique pas hétéro. Je considère que je fais une différence entre le système social et l'orientation sexuelle. Donc euh, moi de plus en plus je ne dis plus je suis hétéro, je dis de plus en plus que j'aime les hommes. Pour moi, c'est pas pareil. Parce que hétéro, pour moi, c'est devenu autre chose. C'est dommage. Parce que c'est une orientation sexuelle, ça ne devrait être qu'une orientation sexuelle. (...) Donc du coup, moi je... A une époque je disais que j'étais lesbienne et semi-hétéro, ce qui était aussi très bizarre parce que j'ai pas non plus de raison de dire que

je suis semi-hétéro, c'est plus parce que je voulais pas dire que j'étais hétéro. Aujourd'hui je dis que je suis lesbienne, que je suis bi, et que j'aime les hommes. Si tu veux savoir comment je me définis, je me défini, attends, c'est très réfléchi comme socialement hétéro, culturellement gay, philosophiquement queer, comportementalement lesbienne, psychologiquement et sexuellement bi et sentimentalement en questionnement. (...)”

Anne distingue ici la question de l'hétérosexualité en tant que système politique normé des pratiques hétérosexuelles. Elle se distancie du premier alors qu'elle adhère aux secondes. Dans un sens, elle tente, pour justifier son attirance envers les hommes (plutôt qu'attirance hétérosexuelle) de reconstruire le débat qu'a animé Stevi Jackson (1996, entre autres) : comment peut-on concilier le fait d'être hétérosexuelle (pratiques) et féministe à la fois (position politique) ? Si ce paradoxe-là parvient à être résolu, il n'y a, à partir de là, plus de barrières (ni politiques, ni morales) aux pratiques hétérosexuelles, puisqu'elles seront dès lors *éclairées* par une réflexion féministe préalable. D'une part, Anne, consciente que ses potentielles pratiques hétérosexuelles peuvent lui attirer certaines remarques, dispose d'un argumentaire théorique préparé qu'elle peut soumettre à des interlocuteurs/trices prêt·es à l'écouter (comme moi dans ce cas). D'autre part, autant Anne justifie ses pratiques hétérosexuelles, autant elle justifie le fait de s'en détacher au niveau de son auto-définition. Lorsqu'elle utilise une métaphore mettant en scène une personne métis qui refuserait d'assumer son *côté blanc*, Anne, bisexuelle, explique pourquoi elle ne veut pas assumer son côté hétérosexuel. Si elle n'assume pas ce côté hétérosexuel, inhérent à sa bisexualité, cela serait avant tout (donc avant toute pression du groupe) le

fruit d'une réflexion (« *attends, c'est très réfléchi* ») sur la signification de l'institution hétérosexiste. Or, chez Anne, ce refus de l'auto-définition hétérosexuelle (pour les raisons politiques et théoriques soulevées) est essentiellement marqué dans un espace, celui de l'association. Au travail, ou ailleurs, Anne ne semble pas avoir la même difficulté qu'au sein de l'association à être définie, et donc à se définir passivement comme (partiellement) hétérosexuelle.

“ **Mais pourquoi socialement hétéro, alors ?**

Parce que on est dans une société majoritairement hétéro, alors tes rapports avec les gens vont être majoritairement hétéro sauf si tu vis vraiment de façon ghettoisée et je m'inclus comme un poisson dans l'eau dans un milieu social hétéro en fait. Sauf, je vais m'énerver si y a des choses qui m'énervent. Mais si tu enlèves les choses qui t'énervent, je me sens tout ce qu'il y a de plus hétéro en fait, parmi les hétéros. Sans doute parce que sexuellement et tout ça, et je suis aussi hétéro, et donc je me reconnais totalement, et au travail, je suis depuis longtemps parmi eux, ils ont halluciné alors qu'en fait il suffit de m'écouter parler pour s'en rendre compte. Mais je suis tellement socialement hétéro que ils s'en sont pas rendu compte. Alors que moi, je cache rien en fait, c'est juste que pour moi dans une société hétéro, je suis en soi, comme un poisson dans l'eau, sauf par rapport aux aspects qui m'énervent.”

Comme un poisson dans l'eau dans une société hétéro, c'est dans l'association, dans un espace-temps où la norme n'est pas *hétéro*, mais *homo*, qu'Anne aura le plus de mal à « assumer le côté hétéro » de sa bisexualité.



## L'ABSENCE D'UN SENTIMENT DE SOLIDARITÉ ENTRE DOMINÉ-ES

« Charlus n'aime pas Vaugoubert : il le trouve trop voyant trop exubérant. Il se veut viril et déteste l'efféminement. Il se veut discret et craint les effets de cette exubérance. »

(Proust 1921 cité par Eribon 1999 : 13)

A l'instar de Charlus nourrissant du mépris envers Vaugoubert, Anne déteste la manière dont selon elle, les gens à Bi'cause sont « libertins ». Faire partie du groupe dominé ne signifie pas automatiquement défendre ce dernier contre les représentations incriminantes qui courent à son encontre. Alors qu'elle a développé un arsenal de justifications théoriques à sa bisexualité, qu'elle est attentive dans l'enceinte de l'association aux propos tenus ou aux actes négligents envers les personnes bisexuelles, elle porte tout de même en elle l'intériorisation de certaines représentations sur la bisexualité, notamment celles liées à l'idée d'une sexualité plus libérée que chez la moyenne (hétérosexuelle comme homosexuelle). Par là, elle reproduit ce mécanisme discursif que Eribon observe chez les personnes homosexuelles et qui vise à « se dissocier, se distinguer des autres homosexuels et de l'image qu'ils donnent de l'homosexualité » (Eribon 1999 : 13). De manière similaire, Anne installe dans son discours une distance entre elle et ce qu'elle pense de la bisexualité supposée des bi'causien-nes, qu'elle considère « très bi dans le sens bi du terme », autrement dit très « libertin-es ».

Cette vision est certainement due, du moins en partie, au fait que, contrairement à Étienne, Anne n'a pas fréquenté de milieu spécifiquement bisexuel. Dans son association, elle est en permanence dans un contexte largement homosexuel, dont elle est poussée à embrasser les représentations. Cela d'autant plus qu'elle s'est construit une place légitime dans la hiérarchie de l'organisation. Son ancienneté

et son statut lui permettent dès lors de se sentir à l'aise et d'arborez, entre autres, une posture de « formatrice ».

De fait, il est fréquent que les personnes appartenant à des groupes dominés reprennent à leur compte, de manière souvent inconsciente, certaines représentations dominantes à leur égard. Il n'est pas rare par exemple d'entendre des femmes tenir des propos différentielistes ou sexistes ou des personnes homosexuelles porter des discours homophobes. Ainsi en est-il de Xavier, qui, lors d'une sortie de l'association au Parc Astérix, m'explique qu'il n'aime « pas trop traîner avec des gays ». Qu'ils sont « trop langue de putes et grandes folles. Et méchants ». Ce rejet, il l'explique par ce qu'il raconte de sa première nuit dans la capitale. Se rendant dans le Marais, il est dégoûté par le « culte du corps » qu'il conçoit comme étant une valeur dominante du quartier gay (« t'es périmé à partir de 30 ans »). Lors de ses premières années à Paris, il ne s'engage dans aucune association et dit n'avoir cherché à établir des relations avec aucune personne homosexuelle, mis à part son petit ami. Engagé aujourd'hui au sein de l'association, il n'en a pas pour autant abandonné son avis sur les gays. Ainsi, « on voit ici que l'injure est à la fois personnelle et collective. Elle vise un individu particulier en le rattachant à un groupe, une espèce, une race, en même temps qu'elle cherche à atteindre une classe d'individus en prenant pour cible une personne qui en fait partie. (...) les individus qui appartiennent à une catégorie stigmatisée font tout ce qu'ils peuvent pour se dissocier du "groupe" constitué par l'injure. Bien qu'appartenant à un "collectif" de fait, constitué comme tel par l'effet de l'injure (...), les membres d'un tel "collectif" s'efforcent de s'en dissocier, pour parvenir à voir les autres membres de ce groupe avec les yeux de ceux qui lancent l'injure ou les moqueries. L'homosexuel qui veut cacher qu'il est "pédé", ou dont on sait qu'il

l'est mais qui tient à donner des gages de sa normalité, rira avec ceux lancent des plaisanteries douteuses ou grossières sur les "pédales". Avec l'illusion qu'il est épargné par l'injure s'il la prononce lui-même ou s'il en rit avec ceux qui la prononcent. Ou bien qu'il sera perçu comme différent de ceux dont on peut rire. » (Eribon 1999 : 108)

Si ni Xavier ne veut prétendre cacher son homosexualité, ni Anne sa bisexualité, l'illusion d'être « épargné par l'injure » semble fonctionner dans leurs discours. Cette absence de solidarité *dans l'esprit* est notamment due à l'apparente impossibilité d'une mise en commun de causes, d'images, de codes et de valeurs chez les bisexuel-les. Fracturé de toutes parts, le « collectif » des bisexuel-les est traversé de tensions. Une manière d'être « un-e meilleur-e bi que les autres » est d'essayer de se distancer le plus possible des représentations négatives existantes. Savoir repérer les « faux/sses » bi peut dans certains cas être un outil utile. Sandra, bisexuelle, explique lors d'une réunion qu'elle trouve que la bisexualité est à la mode dans le « mauvais sens du terme ». Avec « Madonna et tout ça », elle trouve qu'il est dangereux d'inciter les jeunes à « essayer pour essayer », que cela donne une image frivole de la bisexualité, et rehausse les préjugés. Face aux critiques selon lesquelles les bisexuel-les sont soit des « homos qui ne s'assument pas » soit des « hétéros en quête d'aventures exotiques », les bisexuel-les peuvent à leur tour être assez virulent-es contres celles et ceux qu'ils/elles considèrent en quelque sorte responsables de cette mauvaise image de la bisexualité :

« À un moment, je suis sortie avec pas mal de bi, l'année dernière, et en fait le pire c'est les faux bi ! Elles disent qu'elles sont bi, mais en fait elles sont hétéros ! Genre elles t'embrassent mais après elles vont voir des mecs

quoi ! (...) Nan moi pour le moment, j'ai couché avec une fille et j'ai eu droit à une comparaison genre « au fait, c'est mieux avec un mec ! » Je me suis cassée tout de suite ! Bon après elle m'a appelé genre « mais nan je suis désolée... ». C'est fini ! Moi j'ai dit, je suis sorti avec des mecs et des filles, c'est pas pareil ! » (Entretien avec Charlotte)

Le fait que Charlotte puisse identifier certaines personnes comme étant de « fausses » bisexuelles lui donne l'occasion de se situer du côté des « vraies » bisexuelles. La constitution d'une catégorie de personnes comme appartenant à une altérité (qu'elle soit imaginée ou qu'elle s'ancre dans des paramètres supposés objectifs) permet à Charlotte de construire sa propre catégorie considérée dès lors comme plus légitime, car en opposition à la catégorie « usurpatrice ». Autant dire aux bisexuelles qu'ils/elles ne s'assument pas peut amener une personne homosexuelle à se sentir d'autant plus assumée, autant repérer des personnes comme étant usurpatrices d'une auto-définition bisexuelle peut amener certain-es bisexuel-les comme Sandra ou Charlotte à se sentir « vraiment bisexuelles », « authentiquement bisexuelles ».

## BISEXUALITÉ ET TRAJECTOIRES SOCIO-SEXUELLES

L'étude de trajectoires bisexuelles au sein d'une association LGBT est éclairante à plusieurs niveaux. Dans un premier temps, elle permet de prendre conscience du mécanisme de hiérarchie des sexualités qui peut avoir cours au sein d'espaces qui ne sont pas à dominantes hétérosexuelles. Le fonctionnement du *placard bisexuel* tel que je l'ai analysé montre bien comment les schèmes de fonctionnement des deux types de *placards* se répondent. Pour comprendre la force du stigmaté lié à la bisexualité, il semble nécessaire que

ce dernier soit effectivement porté. Or, un des effets premiers du stigmaté réside justement dans la décision ou la nécessité de tenter de l'éviter. Et se poser la question du *placard* « consiste au niveau identitaire à être placé en situation de discrédit potentiel, dans la mesure où l'orientation socio-sexuelle n'est pas immédiatement ou dans tous les cas visible, comme le souligne Erving Goffman dans le cas des individus discréditables, pouvant de ce fait occasionner une série de tension et nécessitant de gérer la présentation que l'on fait de soi en fonction des contextes sociaux : « lorsque la différence n'est ni immédiatement apparente ni déjà connue (ou que, du moins, elle n'est pas connue pour être connue), lorsque, en deux mots, l'individu n'est pas discrédité, mais bien discréditable, c'est alors qu'apparaît la seconde éventualité. Le problème n'est plus tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux que de savoir manipuler de l'information concernant une déficience : l'exposer ou ne pas l'exposer; la dire ou ne pas la dire; feindre ou ne pas feindre; et, dans chaque cas, à qui, comment, où, et quand » (Voegtli 2009b : 541, Goffman 1963 : 57).

Se présentant comme un objet difficile à manier, la bisexualité aide cependant à se réapproprier certains outils d'analyse des sexualités. Car si elle jette un certain trouble, c'est que l'on oublie ceux qui existent également dans les catégories de l'hétéro et de l'homosexualité. Catégories qui semblent d'autant plus faciles à appréhender, l'une jouissant encore d'un statut qui reste à dénaturiser et l'autre ayant fait l'objet d'étude de tout un courant des sciences sociales. L'on oublie ainsi trop souvent « la dimension variable de l'identification des acteurs en tant qu'« homosexuel » ou que « gay ». Plusieurs enquêtés ont des relations sexuelles avec d'autres hommes, mais ne se reconnaissent dans aucune de ces catégories. Faut-il dès lors considérer qu'ils n'ont pas d'« identité homosexuelle »,

qu'ils refusent d'endosser un « rôle homosexuel » ? » (Voegtli 2009b : 540-541). C'est ainsi que la discussion menée par Michael Voegtli dans sa thèse de doctorat autour du concept de « carrière socio-sexuelle » me paraît ici particulièrement éclairante. Il s'agit ainsi de se défaire de la tentation de vouloir saisir la composition supposée objective d'une situation personnelle en déconstruisant le type des pratiques à un moment *t*, la manière de *se dire* dans les différents espaces dans le but utopique de déterminer si telle ou telle personne *est bisexuelle, homosexuelle* ou *hétérosexuelle* dans l'absolu. Si la bisexualité en particulier nous amène à cette conclusion, c'est qu'elle est, pour les raisons développées dans ce travail, parfois plus difficile ou plus subtile à cerner que d'autres orientations socio-sexuelles. Et la question de savoir « qui, exactement, j'enquête » se pose plus facilement quand il s'agit de bisexualité que lorsqu'il s'agit d'homo ou d'hétérosexualité, catégories, on l'a vu, à *priori* plus facilement déterminées.

En réintroduisant une dimension diachronique à l'analyse, le concept de carrière socio-sexuelle permet de ne pas se restreindre à une compréhension de la sexualité uniquement en terme d'identité stable et non évolutive. « La carrière socio-sexuelle est ici comprise comme l'ensemble des étapes objectives et des remaniements subjectifs au cours du parcours de vie d'un acteur relatifs à la constitution d'une orientation socio-sexuelle (...) A chaque étape, l'acteur social effectue une totalisation subjective de son parcours pour en assurer la cohérence, remaniant la perception qu'il a de lui-même et que les autres acteurs lui renvoient. » (Voegtli 2009b : 537). Ainsi, d'un objet à *priori* problématique à cerner lors de l'observation et de l'analyse, la bisexualité devient ici un outil pour penser la fluidité et la négociation permanente des manières de vivre et de parler sa sexualité.

## Bibliographie

AVDIJA Elena (2010), *Le placard bi. Trajectoires bisexuelles au sein d'une association LGBT parisienne*, Mémoire de recherche de M1 sous la direction d'Eric Fassin, Ecole Normale Supérieure/Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

BROQUA Christophe (2005), *Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po.

CHETCUTI Natacha (2003), « Lesbianisme radical » in Eribon D (dir.) *Dictionnaire des gays et lesbiennes*, Paris, éditions Larousse, pp. 290-291.

CHAUNCEY George (2003), *Gay New York. 1890-1940*, trad. par Eribon Didier, Paris, Fayard.

DESCHAMPS Catherine (1998), « Coming-out de Sébastien Gruchet » in 3 Keller 41, Centre Gai et Lesbien de Paris.

DESCHAMPS Catherine (2002), *Le miroir bisexuel*, Paris, Editions Balland.

ERIBON Didier (1999), *Réflexions sur la questions gay*, Paris, Fayard.

FOUCAULT Michel (1976), *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

HUMPHREYS Laud (1960), *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'amérique des années 1960*, Paris, La Découverte.

JACKSON Stevi (1996), « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe », in *Nouvelles Questions Féministes* 17 (3), pp.

KOSOFKY-SEDGWICK Eve (1990), *L'épistémologie du Placard*, Paris, Editions Amsterdam, réédition en 2008.

LEBOVICI Elisabeth (2009), « Drag king » in Eribon D (dir.) *Dictionnaire des gays et lesbiennes*, Larousse, Paris, p. 158.

MENDES-LEITE Rommel, DESCHAMPS Catherine, PROTH Bruno (2003), « Bisexualité » in Eribon D (dir.) *Dictionnaire des gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, pp. 72-73.

PINELL Patrice, BROQUA Christophe, DE BUSSCHER Pierre-Olivier, JAUFFRET Marie, THIAUDIERE Claude (2002), *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France (1981-1996)*, Paris, PUF.

POLAK Michel (1988), *Les homosexuels et le sida*, Paris, Editions AM Métailé, pp. 25-57.

TALEC (Le) Jean-Yves (2009), « Genre et militantisme homosexuel » in Fillieule O, Roux P, *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po.

VOEGLI Michael (2009a), « « Quatre pattes oui, deux pattes non ! » L'identité collective comme mode d'analyse des entreprises de mouvement social » in Fillieule O, Agrikoliansky E, Sommier I (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, pp. 203-225.

VOEGLI Michael (2009b), *Emergence, constitution et diversification d'une cause. Processus de mobilisation, identités collectives et socialisations militantes dans l'espace associatif homosexuel et de lutte contre le sida en Suisse (1980-2005)*, Université de Lausanne et EHES, Paris, décembre 2009.

# LE PLACARD BI

Ané El

---

brochure : Maïc Batmane  
illustration de couverture : d'après Keith Haring

placardbi@gmail.com  
© copyleft - novembre 2011

---

À la lecture de l'article d'Ané sur le placard bisexuel en contexte lesbien et/ou gay, il m'a paru important et urgent de le diffuser, et je lui ai donc proposé de le mettre en page sous forme de brochure.

Après une arrivée naïve dans le militantisme féministe et LGBT en 2004, j'ai vite saisi que se dire bisexuelle n'était pas reçu avec enthousiasme (!! - euphémisme...) et j'ai préféré mettre la question de côté, intégrant rapidement le stigmaté.

J'ai retrouvé dans cet article certaines des stratégies que j'ai mises en place depuis : flou savamment entretenu à propos de la lettre que j'occupe dans ledit «LGBT», minimisation de relation(s) affective(s) de type «hétéro» par rapport à des relations affectives lesbiennes (bien que sur des modalités différentes de celles données dans l'article). L'article souligne également l'absence de codes, de culture et d'armes propres aux bi.e.s - ce manque participant évidemment de la difficulté à affirmer une potentielle identité bi qui ne se résume donc pour le moment «que» à une sexualité.

Et de constater alors mon impossibilité à me sentir «fière» d'être bie. Si je suis fière de ne pas être hétéro, si je suis fière d'être (parmi les) LGBT, j'ai vite cessé d'être fière de ma bisexualité, son annonce parfois inévitable tenant plutôt de l'aveu - notion également développée dans le texte.

Cet article m'ayant DONC ouvert les yeux sur 2 ou 3 trucs, et face à l'absence de textes sur la bisexualité et sur la biphobie (en milieu hétérosexuel et en milieu lesbien et gay), il me semble important de proposer celui-ci à la lecture.

Maïc